



1121.  
UN

# SOUPER SOUS LA RÉGENCE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. COMMERSON ET RAIMOND DESLANDES,

Représentée le 15 novembre 1845, sur le théâtre des Délassements-Comiques.

## Personnages.

## Acteurs.

|   |                            |
|---|----------------------------|
| Le Vicomte AMAURY DE MAINFROY, 18 ans (travesti)..... | M <sup>lle</sup> BERGEON.  |
| BONVAL, son précepteur.....                           | M. EMILE.                  |
| Le Marquis REGNAULT DE NELLES.....                    | M. PROSPER.                |
| LAURE, Marquise d'Avrigny.....                        | M <sup>lle</sup> LÉONTINE. |
| JULIETTE, sa sultane.....                             | M <sup>lle</sup> BEAUVAL.  |
| DEUX VALETS.  |                            |

La scène se passe à Paris, sous la Régence, dans le boudoir de la marquise d'Avrigny.



Un boudoir de petite maîtresse sous la Régence. Une porte au fond. Une porte à droite et à gauche avec portières. A la gauche du spectateur, une psychée placée près de la porte, sur le premier plan, de manière à laisser voir les personnages derrière la glace. Une pendule sur la cheminée. Chaises, fauteuils.

### SCÈNE I.

AMAURY, JULIETTE.

AMAURY.

Tu m'assures, mon enfant, que madame d'Avrigny est sortie ?

JULIETTE.

Oui, monsieur le Comte, il n'y a qu'un instant, et Madame ne doit rentrer qu'à minuit.

AMAURY, à part.

Ah ! ah ! pour son rendez-vous, sans doute. (Haut.) Eh bien ! franchement, j'en suis bien aise.

JULIETTE.

Vous n'êtes pas galant, Monseigneur !..

AMAURY, l'embrassant.

Je tiens à te prouver le contraire. Mais auprès de toi, ma chère enfant, j'oubliais le motif qui m'amène ; Juliette, il faut que tu secondes mes projets !..

JULIETTE.

M. de Mainfroy... je ne sais si je dois... Ce matin déjà, vous m'avez surpris une lettre qui ne vous était pas destinée, et...

AMAURY.

Ne crains rien, mon enfant, je prends sur moi toute la responsabilité du service que je vais te demander.

JULIETTE.

Eh bien ! M. le comte, parlez, je vous écoute...

AMAURY.

Mais tiens ! j'entends du bruit ; c'est Bonval, sans doute, mon digne précepteur, à qui j'ai donné rendez-vous.

JULIETTE.

Votre précepteur ! Ce gros homme noir, qui vous suit partout et que j'ai vu chez vous ce matin ?..

AMAURY.

Il est gros, mais il n'est pas fort ; tu vas en juger !..

SCÈNE II.

AMAURY, JULIETTE, BONVAL.

BONVAL, d'un air jésuite.

Monsieur le Comte, je viens vous prouver que l'exactitude est aussi la politesse des précepteurs, car, tel que vous me voyez, je suis à jeun; je n'ai pas diné!..

AMAURY.

Oh! qu'à cela ne tienne, vous souperez!

BONVAL.

J'en accepte l'augure...

AMAURY.

Vous avez reçu ma lettre et vous êtes exact au rendez-vous.. Bonval, j'ai une communication à vous faire!..

BONVAL, d'un air piteux.

Monseigneur, je voudrais bien souper!..

AMAURY.

Nous sommes provisoirement maîtres de la place. Asseyez-vous et écoutez-moi!..

BONVAL, à part.

C'est donc à moi qu'il était réservé de faire mentir le proverbe : Ventre affamé n'a point d'oreilles!..

AMAURY, à Juliette.

Et toi, Juliette, sois discrète!..

JULIETTE.

Monseigneur, je ne sais... je ne puis...

AMAURY, l'embrassant.

Tiens, voici pour nous deux!..

JULIETTE.

Oh! M. le Comte, vous me dites cela depuis ce matin, et, si j'ai bonne mémoire, voici le cinquième!..

BONVAL, à part.

La jeunesse vit d'amour et de baisers; le comte est jeune et il soupe!..

AMAURY, lui glissant un louis dans la main.

Et puis, pour toi!..

JULIETTE, regardant le louis.

Monseigneur, vous êtes irrésistible!..

BONVAL, au comte.

Et vous payez si bien!..

AMAURY, à Juliette.

Maintenant, mon enfant, je ne te demande qu'une chose : c'est d'exécuter aveuglément mes ordres..

JULIETTE, finement.

Et de trahir ma maîtresse?..

AMAURY, lui donnant un second louis.

J'aurai soin de toi...

JULIETTE.

Monseigneur, je fermerai les yeux...

BONVAL, à part.

Ce serait vraiment dommage... mais j'aime-rais mieux souper!..

AMAURY, à Juliette.

Laisse-nous et n'oublie pas de me prévenir lorsque madame d'Avrigny rentrera..

(Juliette sort.)

SCÈNE III.

BONVAL, AMAURY.

AMAURY.

Bonval, je ne veux pas vous rappeler les bienfaits dont vous a comblé mon père; mais vous devez comprendre qu'à mon âge, un précepteur est un objet de luxe, et, comme j'aime une actrice fort jolie, et qui m'est surtout fort chère, vous concevez que deux mille écus prélevés sur mes plaisirs sont fort onéreux!..

BONVAL.

Je ne vous comprends que trop, Monseigneur, vous voulez me réduire mes appointemens!..

AMAURY.

Certes, il m'en coûte, mais Angelina me coûte aussi beaucoup!..

BONVAL.

Songez, M. le Comte, que je vous ai vu naitre, que vous avez mangé vos premières friandises sur mes genoux, et que nous avons traduit ensemble les premiers mots grecs et latins!..

AMAURY.

Entre nous, vous n'avez jamais été très fort, et, quant à vos traductions, je vous avoue que j'en suis rassasié!..

BONVAL, la main sur l'estomac.

Rassasié!.. Vous êtes plus avancé que moi!..

AMAURY.

Voulez-vous conserver vos appointemens?..

BONVAL.

Si je le veux, Monseigneur!.. C'est me demander si je veux manger, et me demander si je veux vivre... et me demander si je veux vivre, c'est me demander...

AMAURY, l'interrompant.

Quand vous aurez fini, je commencerai.

BONVAL, piteusement.

J'ai fini!..

AMAURY.

Venons au fait et écoutez-moi ! (Il déploie une lettre.) Voici la lettre que j'ai reçue ce matin en réponse à une déclaration.

• Monsieur le Comte,

• Par votre galant billet, pour la rédaction duquel vous n'avez sans doute pas consulté votre gouverneur, j'ai cru comprendre que vous attachiez un grand prix à mon amitié... J'aime beaucoup les enfans, M. le Comte, et à ce titre, croyez à l'entier dévouement de votre servante,

• Signé, Laure, marquise d'AVRIGNY. »

BONVAL.

La marquise d'Avrigny!..

AMAURY.

Oui! madame d'Avrigny qui m'appelle un enfant! Comprenez-vous toute la portée de cette injure?..

BONVAL, affecté.

Si je comprends, M. le Comte! que trop!..

AMAURY,

Ah! madame la Marquise, un enfant!.. Prenez garde, il n'est si petit feu qui ne brûle les doigts, et vous me le payerez... Tête-bieu... un enfant!..

Air de Charlatanisme.

Un enfant! Ah! je sens mon cœur  
Emu de dépit, de colère;  
Marquise! craignez ma rigueur,  
Je vous déclare ici la guerre!  
Je veux vous prouver qu'un enfant,  
Et je le jure sur mon âme,  
Dans la lutte, adroit et prudent,  
Aussi rusé que le serpent,  
Peut faire succomber la femme.

Et vous ne savez pas quel est mon rival?

BONVAL, étonné.

Il y a un rival!

AMAURY.

Le marquis de Nelles, qui veut me supplanter près de madame d'Avrigny; mais j'ai parié cent louis que je réussirais auprès d'elle, quoique ce mousquetaire surrané soit plus avancé que moi, car il doit être introduit ce soir à minuit sur ce simple mot d'ordre *Amour et Mystère*!..

BONVAL.

Eh! eh! le mot d'ordre promet!.. Et vous êtes aimé de madame d'Avrigny?..

AMAURY.

Non!.. mais cela peut venir... j'ai déjà dansé une fois avec elle...

BONVAL.

Ah! vous m'en direz tant!..

AMAURY.

Mais ce n'est pas tout... la lettre que j'ai surprise à la camériste de la Marquise, me prouve qu'on doit s'occuper de moi à ce rendez-vous, pour se railler sans doute des folles d'un enfant... Voyons, mon précepteur, à ma place, que feriez-vous?..

BONVAL, cherchant.

Attendez!.. je... oui... je... Ah! Monseigneur, ça crie vengeance!

AMAURY.

Ah! vous êtes de mon avis, Bonval... ça crie vengeance!..

BONVAL.

Oui! mon élève... parole d'honneur!

AMAURY.

Vous le voyez, elle veut s'égayer à mes dépens!..

BONVAL.

Avec ce marquis de Nelles...

AMAURY.

Ah! la coquette a besoin d'une leçon!..

BONVAL, vivement.

Et vous la lui donnerez bonne!..

AMAURY.

Non! pas moi! mais vous...

BONVAL, stupéfait.

Moi! Monseigneur; mais vous n'y pensez pas! Vous savez bien qu'un précepteur qui se permet de donner des leçons à une dame de la cour est payé en lettres de cachet à escompter sur la Bastille... La femme peut tout!..

Air de la Sentinelle.

La femme exerce un charme séduisant;  
Ne croyez pas, au moins, que je badine,  
Son petit air patelin, caressant,  
Sans qu'on y songe éblouit et fascine!..  
Sur mon honneur, j'ai bien peur de rêver,  
Bien qu'on pense à cet ail qui pétille.  
Femme toujours sait capotter;  
Si mon rêve allait s'achever  
En m'élevant à la Bastille!..

AMAURY.

Peut-être avez-vous quelques risques à courir, mais vous êtes certain de la récompense!..

BONVAL, indécis.

La récompense!.. la récompense!..

AMAURY.

Vous avez la taille, l'appétit, et presque la voix du marquis,

BONVAL.

L'appétit!... Ce n'est pas cela qui me manque.

AMAURY.

Je veux que vous preniez ce soir sa place et son souper; cela vous sera facile; la marquise ne connaît ce mousquetaire que de nom. C'est un caprice de grande dame, vous pouvez parfaitement en profiter.

BONVAL.

Comment, moi!.. un précepteur... un ancien moine!

AMAURY.

Si vous secondez mes projets, vous conservez vos deux mille écus, l'ordinaire que vous savez et toutes vos aises.

BONVAL.

Mais comment faire, M. le comte?

AMAURY.

Dans un instant vous le saurez; attendez-moi!

(Il sort).

ENSEMBLE.

Air : Valse de Robin des Bois.

AMAURY.

Je me confie à votre adresse,  
Songez à votre mission.

BONVAL.

Monseigneur, courez, le temps presse;  
J'meurs de peur et d'inanition.

REPRISE.

### SCÈNE IV.

BONVAL, seul.

Quel est donc son projet?.. Voyons!.. réfléchissons!.. D'un côté, l'ordinaire, les deux mille écus et toutes mes aises; très bien! ceci me convient! D'un autre côté, la Bastille et probablement un coup d'épée de ce sacripant de mousquetaire: ceci est moins rassurant. Les deux mille écus sont tentants, mais la Bastille!.. Voyons! la proposition se réduit à cette antithèse: Un coup d'épée, la Bastille: ou l'ordinaire, deux mille écus et toutes mes aises, ou autrement, l'ordinaire, les écus, toutes mes aises et finalement le coup d'épée et la Bastille; Diable! diable! je n'aime pas cette chute-là, je préfère la première version et je rétablis: Le coup d'épée, la Bastille; puis l'ordinaire, les écus et toutes mes aises... Décidément j'aime mieux ça... D'ailleurs, en servant Amaury, je soupe, et si mon courage refuse mon appétit accepte.

Air de Marianne.

Dois-je consulter mon courage?  
Ou consulter mon appétit?

Non! va me dire mon courage,

Où il me dira mon appétit  
Si mon courage  
Est le plus sage,  
Mon appétit  
Ne veut pas de répit;  
Il m'encourage  
Et je m'engage;

Mais comment faire en ce triste conflit;  
Le diable m'emporte j'enrage  
D'un point qui m'occupe l'esprit:  
Si j'allais perdre l'appétit  
En gagnant du courage!..

On vient! Si c'était la marquise?... Pauvre bonhomme! comment vas-tu te tirer de là?..

### SCÈNE V.

BONVAL, AMAURY, JULIETTE.

AMAURY, à Juliette.

Pose cela sur un fauteuil, mon enfant, et reste ici! (A Bonval.) Avez-vous fait vos réflexions.

BONVAL.

Il le faut bien; mais vous me promettez que je n'ai rien à redouter, au moins!

AMAURY.

Rien! si ce n'est l'indigestion, je prends tout sur moi.

BONVAL.

Y compris la Bastille?

AMAURY.

Y compris la Bastille.

BONVAL.

Ah! vous me soulagez d'un grand poids. (Montrant son estomac.) Ça pèsait au moins deux cents... Cette Bastille était là comme une barre sur l'estomac...

AMAURY.

Oui, n'est-ce pas?.. Juliette! défais ce paquet!

(Elle défait le paquet).

BONVAL.

Un habit de mousquetaire! Quelle est votre idée, M. le comte? que voulez-vous faire d'un habit de mousquetaire?

AMAURY.

Et pardieu! vous allez vous en revêtir; il vous ira à merveille.

BONVAL.

Moi en mousquetaire, à moi, un ancien moine. Écoutez-moi, de grâce, monsieur le comte, ah! je crains de comprendre...

AMAURY.

Quand il s'agit de votre élève à qui on vient

de faire le plus sanglant, affront ? hésiteriez-vous ?

BONVAL.

Non ! je n'hésite pas à vous redire que je crains de comprendre... Enfin, puisque vous le voulez absolument... Voyons, Juliette, habille-moi...

JULIETTE, avec l'habit de mousquetaire.

Levez les bras.

BONVAL, levant les bras.

Doucement ! doucement ! jeune fille... vous voyez bien que vous allez le faire craquer. (Il passe les manches.) Jamais je n'entrerai là-dedans. (A part.) Si je pouvais sortir...

JULIETTE.

Mais aussi, vous ne vous aidez pas !

BONVAL.

Eh bien, aide-moi !..

JULIETTE.

Ah ! que vous avez peu de force pour votre âge !..

BONVAL.

Pour mon âge ! pour mon âge ! Si tu avais, comme moi l'estomac-vide !

AMAURY.

L'épée, maintenant.

(Amaury prend l'épée des mains de Juliette et la passe à Bonval qui la met de travers).

BONVAL.

Une épée au côté ! à moi, qui n'ai jamais dégainé qu'un couteau de table !.. J'ai l'air d'un agneau que vous envoyez à la boucherie. (Il met l'épée à droite, Amaury le fait tourner à gauche.) Ah ! c'est juste ! on débite à gauche à la caserne.

JULIETTE.

Vous êtes superbe comme cela !

BONVAL.

Tu crois, Juliette ?.. je suis au complet ?..

AMAURY.

Pas encore... Voyons, approchez votre minois chiffonné que je lui donne un air guerrier.

(Il lui présente des moustaches et les lui pose).

BONVAL.

Des moustaches aussi !.. Ah ! c'est vrai, c'est d'ordonnance... Ma barbe est comme l'enseigne d'un marchand de vins : elle ment.

AMAURY.

Voyons, évertuez-vous.

BONVAL, il se regarde dans la glace et imite le marquis de Nelles.

Que font là ces bourgeois à patauger comme des canards ?.. A moi, mes mousquetaires ! sus à

la curée des manans !.. Classez devant moi toute cette canaille. (Reprenant sa voix ordinaire.) Ah ! je crois que mon habit a craqué !..

JULIETTE.

Dame ! vous criez tant !

AMAURY.

C'est cela, Bouval, mais vous oubliez les jurons : morbleu, ventre-bleu, tête-bleu !

BONVAL.

Ah ! vous croyez que les jurons sont aussi d'uniforme ?.. Allons, décidément on apprend quelque chose tous-les jours. Et c'est mon élève !..

AMAURY.

A moi, maintenant, mon cher précepteur, à vous donner une leçon ; écoutez bien.

BONVAL.

Parlez, monseigneur.

AMAURY.

En amour, le mousquetaire procède par gradation.

Air : Trompette de Mareng.

Au petit trop,

Puis au galop, au galop...

Car, voyez-vous, un mousquetaire,

Est en amour comme à la guerre,

Le plus effronté des soldats,

Narguant l'amour et les combats,

Tra, tra, (18 fois).

Ayez la moustache frisée,

L'épée au poing, l'œil caressant.

Dandinez-vous, tête baissée ;

Près du minois, soyez pressant,

Puis après marchez sans entrave,

Que votre regard soit osé,

Vous serez si bien déguisé

Que l'on vous prendra pour un brave.

(Parlé.) Et si quelqu'un ose vous disputer votre conquête, manans ou grands seigneurs, laquais ou talons rouges, dégainez votre épée. (Il dégainé.) Une, deux, en garde, défendez-vous. Vous êtes maître du champ de bataille et vous entrez dans la place.

REPRISE ENSEMBLE.

Au petit trop, etc., etc.

BONVAL.

Est-ce tout ?

AMAURY.

Inclinez-vous, entrez chez la marquise, prenez sa main, asseyez-vous et ne dites pas un mot jusqu'au troisième service. C'est l'habitude des marquis.

BONVAL.

J'entre (il s'avance la tête haute.) le poing sur la hanche ; je m'incline (il s'incline.) ; je prend la main (il prend la main d'Amaury. — A part.)

Comme l'appétit fait faire de vilaines choses !.. (Haut.) Je m'assieds et je me tais jusqu'au troisième service. (Amenant Amaury en scène). Mais j'y pense, monsieur le comte, il manque ici quelque chose à la réputation.

AMAURY.

Quoi donc ?

BONVAL.

Dame ! 1<sup>o</sup>, 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> services...

AMAURY.

Votre appétit est donc toujours ouvert ?

BONVAL.

Monseigneur, puisque je ne peux pas parvenir à le fermer...

AMAURY.

Dépêchons ! bientôt vous pourrez réparer le temps perdu. (Appuyant.) Et à nous deux, maintenant, madame la marquise.

(Pendant le couplet suivant, Bonval a l'air tout penaud ; Juliette lui fait lever la tête, mettre les coudes près du corps ; scène muette et comique).

Air : On m'a prédit que je vivrais cent ans (Premières armes de Richelieu).

Dans mon esprit mon plan est arrêté ;  
Oui ! je prétends, déjouant la coquette,  
Punir bientôt son infidélité,  
Et provoquer son entière défaite.  
Je veux ce soir que ce vieux damoiseau  
Me venge ici de son étourderie,  
Et par un trait aussi sûr que nouveau,  
Oui, je prétends qu'à minuit le rideau  
Tombe sur cette comédie.

Ronval, partons ! (Bonval hésite.) Deux mille écus, la table...

BONVAL.

Et le logement... Marchons, tête-bien !..  
Ventre-bleu ! sacrebleu !.. palsambleu !..

AMAURY, à Juliette.

Et toi, mon enfant, de la discrétion.

(Il l'embrasse).

BONVAL.

M. le comte est déjà au second service.

JULIETTE.

Comptez sur moi, monseigneur !

(Bruit de voiture)

JULIETTE.

Ah ! mon Dieu ! voici madame qui rentre.

AMAURY.

Diable ! que faire !.. Tant mieux ! j'aurai avec elle une dernière explication.

JULIETTE, à la fenêtre.

Madame descend de voiture.

ENSEMBLE.

Air : (Valse de Strauss).

A ce soir,  
Gardez  
Oui, j'ai l'espoir.  
Mais du silence.  
Obéissance,  
A ce soir.  
Ayez  
Oui, j'ai l'espoir,  
Le doux espoir  
De nous revoir.

(Ils vont pour sortir).

AMAURY.

Bonval, allez achever votre toilette... Et à bientôt...

BONVAL.

Je ne demande pas mieux !

JULIETTE.

Au fond dans ce boudoir... La voici.

REPRISE ENSEMBLE.

A ce soir, etc.

(Bonval sort à droite et Juliette à gauche).

SCÈNE VI.

AMAURY, LAURE, JULIETTE.

LAURE, en entrant.

M. de Mainfroy chez moi, à cette heure ! (A part.) Si le marquis de Nelles arrivait !

AMAURY, saluant.

Madame la marquise, est-ce un reproche ?..

LAURE.

Pas le moins du monde, cher comte ; mais votre présence à pareille heure...

AMAURY, ironiquement.

Ma présence... Et que pouvez-vous craindre de la présence d'un enfant ? Car vous les aimez, n'est-ce pas, marquise ?

LAURE, à part.

Ma lettre l'a piqué au vif. (Haut.) Monsieur le comte...

AMAURY, appuyant.

Madame ! je suis venu sans consulter mon gouverneur.

LAURE.

Vous vous vengez !.. c'est mal !.. Je suis femme...

AMAURY, montrant la lettre.

Et moi un enfant, n'est-ce pas ?.. Et j'en connais d'incorrigibles, car vous le voyez, j'ai dé-

sobéi à mon gouverneur. (Lisant.) « J'aime beaucoup les enfans; comptez sur l'entier dévouement de votre servante.

LAURE, regardant la pendule.

Minuit bientôt. (Haut.) Comte ! vous êtes cruel ! Est-ce donc pour me railler ainsi que vous êtes venu ?..

AMAURY, à part.

Elle est inquiète, l'heure s'avance. (Haut.) Voyons n'aurez vous pour pas cet enfant qui vous aime un peu de reconnaissance ?.. Et puis ! est-ce donc un si grand crime de vous aimer ?

Air : Pitié, Madame.

Pardon, Madame,  
Pour un amour,  
Qui ne réclame  
Qu'un doux retour.  
Pardon, Madame,  
Si je réclame,  
Pour tant d'amour,  
Un doux retour.

Tout mon crime est d'être sincère,  
J'aime, et pour la première fois,  
Un cœur épris est téméraire  
Et ne sait discuter ses droits.  
Serait-ce un crime impardonnable,  
Après de vous, d'être imprudent ?  
Je suis jeune ; et, femme adorable,  
Vous devez savoir qu'à l'enfant,

Quand il raisonne,  
Pour s'excuser,  
Femme pardonne  
Quand il raisonne,  
Par un baiser.  
Femme lui donne  
Un doux baiser.

(Il lui prend la main avec amour.)

LAURE, avec abandon.

Amaury !..

AMAURY, à part.

Elle est à moi. (Haut.) Et dire que c'est cette charmante main qui a écrit ce vilain billet.

(Il lui baise la main.)

LAURE.

Vous lui en voulez encore ?

AMAURY.

Oh ! non, je ne lui en veux plus, et la preuve...

(Il se penche pour lui baiser la main ; pendant ce temps, Juliette accourt sur la pointe du pied et dit à voix basse à Laure, du côté opposé.)

JULIETTE,

Une voiture vient de s'arrêter devant la porte !

(Le mouvement que fait Laure à cette nouvelle est remarqué du comte, qui aperçoit Juliette.)

AMAURY, à part.

Juliette ici ! Il y a du nouveau, Monsieur de Nelles, sans doute ?

LAURE, embarrassée.

Retirez-vous, Amaury !.. un autre jour...

AMAURY.

Chère marquise, qu'avez-vous ?

LAURE.

Je ne sais... une indisposition... Eh bien !... tenez... revenez demain ; je vous en prie.

(Elle lui donne sa main à baiser, Juliette fait signe à Amaury que quelqu'un vient d'entrer. — Jeu muet.)

AMAURY.

Vous le voulez... je me retire... à demain... (A mi-voix.) Amour et mystère ?

LAURE, à part.

Les paroles de ma lettre...

(Jeu muet. — La pendule sonne minuit.)

ENSEMBLE.

Air : Jurons, jurons. (Renaudin de Caen.)

AMAURY.

Allons ! (bis) ce rendez-vous où je viendrai ce soir,  
Fera rompre leur chaîne,  
Et si ma vengeance m'entraîne,  
En mon pouvoir  
Je veux l'avoir.

LAURE.

J'ai peur ! (bis) au rendez-vous il doit venir ce soir.  
Marquis, si ton amour t'enchaîne,  
Prends garde au destin qui t'entraîne,  
Car mon devoir  
Brise l'espoir.

AMAURY.

Je serai là, séduisant mousquetaire,  
De votre ardeur incendiaire,  
Je reviendrai pour en calmer les feux,  
Ici vous surprendre tous deux,

ENSEMBLE.

AMAURY.

Malheur,  
Redoutez ma rigueur.

LAURE.

Bonheur,  
Quel espoir pour mon cœur.

ENSEMBLE forté.

Allons ! partons, vous revien irez ce soir.  
Allez ! partez, nous reviendrons

SUIVE DE LAIR.

JULIETTE, à Amaury.

Mais, du silence,

AMAURY, à Juliette.

De la prudence,

JULIETTE, à tous deux.

Obéissance.

REPRISE DU PREMIER ENSEMBLE.

(Laure salue Amaury, que reconduit Juliette. Laure revient sur le devant la scène; fausse sortie d'Amaury, il se cache derrière la tapisserie qui ferme la porte de droite. Jeu muet entre Amaury et Juliette; Juliette revient en scène.)

LAURE, éperdue.

Enfin il est parti! (On frappe fort.) Demandez qui vient. (A part.) Oh! M. de Nelles payera pour tous!..

JULIETTE, près de la porte.

Qui est là?

BONVAL, en dehors.

Percutite aperiatur vobis.

JULIETTE.

Comment?

BONVAL, en dehors.

Attonnité portas. Ce n'est pas cela... je me trompe.

JULIETTE.

Vous dites?

BONVAL.

Eh! palsambleu, je me souviens: Amour et mystère!

LAURE, à part.

C'est le marquis! (Haut.) Ouvrez, Juliette.

(Entre Bonval, qui dans son trouble va baiser la main de Juliette, mais reconnaissant son erreur, il s'avance vers la marquise et lui baise le bout des doigts.)

SCÈNE VII.

LAURE, JULIETTE, BONVAL.

BONVAL, à part.

Me voici dans le guépier; je suis un abominable coquin!

LAURE.

M. le marquis, bonsoir. (A part.) Oh! Dieu! que le marquis est laid!

BONVAL.

Ah! tête bleu, Madame, il n'est jamais soir près d'un si bel astre! (Bas.) Eh! eh! pas trop mal, pas trop mal.

(Sur un signe de Juliette, on apporte une table de service, que l'on place sur le premier plan à droite, près de la tapisserie derrière laquelle

Amaury est caché. — Juliette place les chaises et s'occupe de servir, verser, etc.)

LAURE.

N'allez pas faire mentir votre réputation, trêve de compliments et mettons-nous à table. (A part.) Amusons-nous de lui.

BONVAL.

Vos désirs sont des ordres, marquise. (Il s'assied, attend qu'on le serve tout en déployant sa serviette. Bas.) Ma foi! vogue la galère, au moins je souperai: ce sera autant de pris sur l'ennemi! (Il passe en revue toutes les bouteilles, et après chaque réponse de la Marquise, il les met près de lui; haut.) Ce vin, Madame?..

LAURE.

Du madère, Marquis.

BONVAL.

Et celle-ci?

LAURE.

Beaune!

BONVAL.

Et cette autre?

LAURE.

Pomard!

BONVAL, regardant l'étiquette d'une autre bouteille.

Vin de Nuits!.. C'est un à-propos, nous en causerons au dessert. Eh! eh! eh!

(Il tend son assiette, Laure le sert, il remercie par un signe de tête.)

LAURE.

Marquis, je ne vous comprends pas... mais tenez! je vous ai réservé une anecdote que vous ne serez pas fâché de connaître.

BONVAL.

Parlez!.. Marquise, parlez, je suis tout oreilles.

JULIETTE, à part.

Et toute bouche.

LAURE.

Vous connaissez le comte de Mainfroy?

BONVAL, mangeant.

Parbleu, un petit noble de dix-huit ans, portant jabots, surchargé de parfums, l'amant de cœur de cette petite actrice qui fait courir tous mes mousquetaires.

(Amaury lève la tapisserie et tire l'oreille de Bonval, après ces derniers mots. — Pendant cette scène, il est constamment inquiet de savoir qui peut se trouver ainsi caché.)

LAURE, à part.

Amaury me trompait! (Haut.) Figurez-vous que j'ai reçu de lui la déclaration la plus incendiaire!

BONVAL.

Voyez-vous ce petit drôle !.. Oh ! il l'aura fait faire écrire par son gouverneur, homme précieusement et d'une rare intelligence.

LAURE.

Oh ! vous le vantez.

BONVAL, mangeant.

Hein !

LAURE.

Je croyais que ma réponse l'avait calmé... mais bien au contraire, son amour n'en a été que plus violent, et tout à l'heure n'a-t-il pas osé venir me relancer jusqu'ici ?

BONVAL.

Comment, il a osé, corbleu !

(Amaury, se démasquant, lui tire l'oreille.)

LAURE.

N'en soyez pas jaloux, la marquise d'Avrigny ne veut pas faire concurrence à une danseuse.

BONVAL.

Etes-vous bien sûre qu'il ait reçu votre lettre.

LAURE.

Juliette, qui l'a portée, va vous raconter cela.

BONVAL.

Il n'y a plus d'enfants. (Cherchant dans le plat.) Il n'y a plus de perdreaux non plus, diable !

JULIETTE.

Je ne trouvais, à mon arrivée chez le comte de Mainfroy, qu'une sorte de gros homme noir...

BONVAL.

Le gouverneur, probablement ?

JULIETTE.

Oui, un être assommant !

BONVAL.

Ah ! vous trouvez qu'il est assommant ?.. (A part.) Aimable enfant !

JULIETTE.

Je plains le comte de subir le contrôle...

BONVAL, vivement.

Enlevez cette bouteille.

JULIETTE, enlevant.

D'un tel...

BONVAL, vivement.

Et passez m'en une autre.

JULIETTE.

D'un tel...

AMAURY, à l'oreille de Bonval.

Cuistre...

BONVAL, prenant la bouteille.

Merci ! jeune fille.

(Il se retourne inquiet du côté de la tapisserie.)

JULIETTE.

Il criait famine comme un prisonnier aux oubliettes de la Bastille...

BONVAL, cessant de manger.

Ce mot m'étouffe !..

JULIETTE.

Enfin, le Comte arriva et je lui remis ma lettre... Il fallait voir quel air triomphant... Il la prit, l'ouvrit très vite et la lut plus vite encore, fronça le sourcil, et frappant du pied, il s'écria à plusieurs reprises : Un enfant ! un enfant !.. Pendant ce temps, le gouverneur, d'un ton mielleux et suppliant, lui disait : Monseigneur, je vous attendais pour souper... Monseigneur doit avoir faim... Monseigneur... Et le Comte répondait : Mais non ! non ! Allez au diable !.. Monseigneur, j'ai appétit !..

(Bonval se remet à manger, Laure éclate de rire.)

BONVAL, riant.

Délicieux ! parole d'honneur !.. ravissant !.. (A part.) Se moque-t-elle assez de moi ?..

JULIETTE.

Ce n'est pas tout...

BONVAL.

Ah ! ce n'est pas tout ?..

JULIETTE.

Le Comte m'a pressée de questions : il me parlait d'une petite voix douce...

BONVAL.

Voyez-vous ça !.. (A part.) Tais-toi donc, bavarde !..

JULIETTE.

Il m'a même donné un baiser...

BONVAL.

Un seul ?..

JULIETTE.

Deux, je crois...

BONVAL.

Il a bien été jusqu'à trois ?.. (Se levant comme pour l'embrasser.) A sa place, je vous en aurais donné treize...

LAURE.

Monsieur le Marquis ! (A part.) Ce mousquetaire est aussi original que le gouverneur...

BONVAL.

Pardieu ! le Comte se consolait de vos dédains pour lui, Marquise,

JULIETTE.

En m'embrassant, n'est-ce pas ?

LAURE, avec dépit.

Et je m'en vengerai.

BONVAL, avec amour comique.

Oui ! nous nous en vengerons, Marquise !..

LAURE.

Vous ne buvez pas, M. de Nelles ?..

BONVAL, se versant.

Je vais me verser. (A part.) Décidément, elle me prend pour le marquis ! (Riant.) Quand j'y pense, va-t-on faire des gorges chaudes. Ce pauvre Amaury !..

LAURE.

Faire la cour à une soubrette !

BONVAL.

Lui dérober un baiser !..

JULIETTE.

Trois !..

BONVAL.

Ah ! il paraît que ta tiens au nombre trois ?..

JULIETTE.

Puisque c'est la vérité !..

BONVAL.

Au fait, puisque c'est la vérité !..

(On frappe.)

LAURE.

Silence !

BONVAL, laissant tomber le morceau qui était à sa bouche.

Oh ! (A part.) Ce mousquetaire est dans le cas de m'étrangler. Du sang-froid, de l'audace, morbleu !

(On frappe de nouveau).

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS DE NELLES.

LE MARQUIS, sur l'escalier.

Amour et mystère !

BONVAL, au comble du trouble. — A part.

Oh ! le premier choc sera terrible !

(Il cherche à fuir ; Laure lui fait des signes qu'il n'a perçoit pas.

LAURE, bas.

Au fond de ce boudoir.

JULIETTE.

Dans ce cabinet.

BONVAL, effrayé.

Ah ! oui, ah ! oui.

JULIETTE, à la porte.

Qui est là ?

(Elle voit Bonval effarouché, le pousse dans le cabinet et revient à la porte).

LE MARQUIS.

Amour et mystère !

LAURE.

Mais, qui donc ! Encore amour et mystère ! C'est étrange ! Ouvrez !

LE MARQUIS, entrant.

On ne m'entendait donc pas ? c'est pour la seconde fois... (Il salue en voyant Juliette et Laure qui le regardent avec étonnement ; il jette un coup-d'œil sur la table, puis sur la pendule.) Cependant je ne suis pas en retard, minuit et demie ; vous ne comptiez plus sur moi ?

LAURE.

Mais, Monsieur, je ne sais... je n'y ai jamais compté.

LE MARQUIS, montre en main.

Pourtant, Madame, vous m'avez formellement invité pour ce soir, entre minuit et une heure ; je crois être exact.

LAURE.

Vous vous êtes probablement trompé d'adresse. Qui êtes-vous et que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Pardieu ! Madame, la question est étrange ; je suis le marquis Regnault de Nelles, capitaine aux mousquetaires du roi, et je demande madame la marquise d'Avrigny.

BONVAL, à part, passant du cabinet derrière la glace.

Ah ! voilà le grabuge demandé.

LAURE.

Mais... vous n'êtes pas le marquis ?

LE MARQUIS.

M'est avis que c'est lui intégralement, ma charmante.

LAURE.

Juliette, reconnaissez-vous Monsieur ?

JULIETTE, stupéfaite.

Il me semble bien que l'autre était Monsieur... mais puisque Monsieur n'est pas l'autre, il faut bien que l'autre soit Monsieur.

BONVAL, derrière la glace.

Bonval, où t'es-tu fourré ?

LE MARQUIS.

Corne et tonnerre ! se moque-t-on de moi ici ?.. Suis-je mystifié ? me donnerez-vous une explication ?..

BONVAL.

C'est le diable en uniforme...

LAURE.

Mais le marquis de Nelles est ici déjà.

LE MARQUIS.

Comment ! quelqu'un a osé s'introduire ici sous mon nom ! Qu'on m'amène le mauvais drôle qui se dit le marquis de Nelles. Il n'y en a que deux au monde, Madame ; moi d'abord, capitaine aux mousquetaires de Sa Majesté, et mon frère, prieur à Puteaux. Est-ce un amant ou un confesseur que vous demandez, madame ?

LAURE.

Monsieur...

JULIETTE, saisissant dans le cabinet Bonval au collet.

Avancez donc ici, M. le marquis, qu'on voie un peu votre figure.

BONVAL, cherchant à rentrer dans le cabinet d'où le tire Juliette.

Silence, jeune fille, si vous prononcez mon nom, je suis mort.

JULIETTE, le poussant dans le boudoir.

Je me tairai, Monsieur l'espiègle, mais allons, allons !

BONVAL, à part.

Payons d'audace, ou je suis perdu.

LE MARQUIS.

Avance, double coquin !

BONVAL, effrontément.

Ventrebleu, Monsieur, vous êtes prodigue et donnez tout votre bien ; gardez-le pour vous. Vous me rendrez raison de cette insolence... Votre nom ? (A part.) Mes jambes flageolent.

LE MARQUIS.

Je m'appelle le marquis de Nelles, capitaine aux mousquetaires du roi... Et toi, fripon ?

BONVAL, à part.

Je ne risque rien, elle ne me connaît pas.

(Haut.) Je suis capitaine aux mousquetaires du roi, je me nomme le marquis de Nelles, et je le prouve. (Bas à Juliette.) Tais-toi, et je te donnerai de l'or gros comme toi.

LE MARQUIS, s'avançant vers la porte.

La nuit est claire, marchons.

BONVAL.

Un moment, Monsieur, un moment... Persistez-vous à affirmer que vous êtes le marquis de Nelles ?

LE MARQUIS.

Et sans doute, morbleu !

BONVAL, d'une courtoisie effrontée.

Et moi, je jure à Madame que le marquis de Nelles est devant elle.

JULIETTE, à part.

Est-il effronté !

LAURE, à part.

Mais que signifie ?.. (Haut.) Qui de vous, Messieurs, fait de moi l'objet d'une telle mystification ?

BONVAL et NELLES, ensemble.

C'est lui !

BONVAL.

Palsembleu, mon cher, j'ai mesuré assez de fois dans ma vie mon épée avec celle de mon adversaire, pour que mon honneur puisse aujourd'hui se passer d'une rencontre ; toutefois, je ne vous tiens pas quitte : demain je serai votre homme à l'épée, aujourd'hui soyez le mien à la fourchette. Je veux vous prouver, par respect pour madame la marquise, que Regnault de Nelles fait honneur à sa renommée de joyeux convive. Vous avez interrompu notre repas, veuillez partager avec nous ce qu'il en reste. Un souper remis est un souper perdu.

(Il paraît suffoqué.)

LAURE, au marquis.

Acceptez, Monsieur.

LE MARQUIS.

Si vous me jurez, Madame, que vous êtes étrangère à ce quiproquo...

LAURE.

Oh ! je vous jure, Monsieur...

(Sur un signe de la marquise, le marquis prend place à table.)

LE MARQUIS.

Je vous crois. Mais puisque Monsieur a tant d'éloquence, je puis bien aussi avoir la mienne, ventrebleu !

BONVAL.

Vous le pouvez, Monsieur; mais vous oubliez que vous parlez en présence d'une dame.

LE MARQUIS.

Corbleu! je n'ai pas besoin qu'on me le rappelle. Madame, ne reconnaissez-vous pas cette lettre?

BONVAL, vivement, à part.

Je suis perdu! (Haut.) Cette lettre a été laissée par moi sur ma table, dans ma chambre, il y a une demi-heure à peine. Comment se fait-il qu'elle soit entre vos mains?

LE MARQUIS, mettant la lettre dans sa poche et s'appuyant brusquement sur la table.

C'est par trop fort! nous en reparlerons.

LAURE.

Cette lettre est bien de moi, et je ne conçois pas...

BONVAL, à part.

J'y compte bien. (Au marquis.) Puis-je vous offrir une aile de faisan? Je ne vous offrirai pas des perdreaux, parce que...

JULIETTE.

Je crois bien, il a tout avalé.

LE MARQUIS.

Merci!

(Bonval et le marquis mangent).

BONVAL, à Juliette.

Versez, jeune fille. (Le marquis mange plus qu'il ne boit; Bonval fait le contraire. — Bas). Ce vin commence à m'échauffer l'imagination, soyons prudent.

(Il cherche à vider son verre sous la table, le marquis s'en aperçoit).

LE MARQUIS.

Vous cherchez à faire la fraude, Monsieur le faux marquis.

BONVAL, buvant d'un trait.

Vous le voyez, je fais passer du liquide à l'intérieur.

JULIETTE, à part.

L'effronté!

LE MARQUIS.

Savez-vous, Monsieur, que vous avez mal choisi votre marque. Je connais tous les officiers mousquetaires et je ne vous connais pas.

BONVAL.

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela. Je ne vous connais pas non plus. (Tremblant.) A votre santé!

LE MARQUIS, se levant.

Vous me connaîtrez, sacrebleu!

BONVAL, rodoumont, se levant.

Nous nous connaissons, ventrelleu!

LAURE, les faisant se rasseoir.

Messieurs, cette affaire ne peut-elle s'arranger; si vous êtes tous deux des de Nelles, ce qui est difficile à croire...

LE MARQUIS.

Très difficile!

BONVAL, appuyant.

Impossible!

LAURE.

Il n'est pas raisonnable que vous vous égorgez parce que vous portez le même nom.

LE MARQUIS, le verre à la main.

Il n'y a qu'un de Nelles mousquetaire.

(Il boit).

BONVAL, même jeu.

Et c'est moi! (A part.) Comment sortir d'ici?

LE MARQUIS, avec emportement.

Sang et mort! (Il s'arrête tout d'un coup, porte la main à sa bouche, veut continuer et ne peut. Bonval fait de son côté un mouvement de frayeur; mais s'apercevant que le marquis est pris à la gorge par le vin qui le suffoque, il se remet.) Je... je... je...

BONVAL.

Oui, je... je crois que vous avez bu de travers, Marquis, avalez une petite croûte.

LE MARQUIS, toussant.

Heuh! heuh!

BONVAL.

Pincez-vous le nez.

LE MARQUIS.

Tchu... j'étouffe...

BONVAL.

Vous ne mangez plus, marquis? Ça va mieux, n'est-ce pas?

LE MARQUIS, essayant de manger, étouffe.

Malédiction! à mort! tcheuh! à mort! entendez-vous!

BONVAL.

A mort, soit... (A part.) Amaury qui m'abandonne; oh! j'en mourrai, c'est sûr.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMAURY.

AMAURY, sortant du cabinet, marche à pas de loup, ouvre sans bruit la porte du salon et va se placer en dehors, près de l'escalier.

J'ai tout entendu! à merveille!

BONVAL, seul a vu Amaury. — A part.

Je respire, il n'y a plus de danger. (Haut.) Marquis, je vous ferai observer que vous ne faites pas honneur au souper. Est ce que...

LE MARQUIS.

Laissez-moi tranquille !

LAURE, montrant Bonval. — A part.

Décidément, celui-ci est moins ridicule, ce doit être le marquis.

JULIETTE, bas.

Oh ! Madame, si vous saviez...

BONVAL, tirant la robe de Juliette. — A part.

Ah ! fine mouche. (Haut à Laure.) Madame, je vous prie d'agréer pour le marquis des excuses qu'il ne peut vous faire lui-même. (Servant un morceau au marquis.) Je vous recommande ces truffes, marquis.

LE MARQUIS.

Si je ne me retenais...

BONVAL.

Ne vous retenez pas, Monsieur, nous ne voulons pas vous voir étouffer céans. (A part.) J'en serais pourtant bien aise.

LAURE.

J'étais bien loin de m'attendre à une scène aussi étrange.

BONVAL, voulant trinquer.

Faites-moi raison, marquis.

LE MARQUIS, posant son verre.

Ce n'est pas ici que je vous ferai raison.

BONVAL, à part, et se levant.

Quel antropophage !.. Essayons autre chose... je n'ai pas de chance. (Haut.) Madame la marquise, je ne veux pas prolonger l'embarras d'une telle situation où l'arrivée de notre nouvel amphytrion vous a mise, je préfère me retirer en remettant entre vos mains le soin de punir le coupable. Ce sera ma seule vengeance. (A part.) Je suis sauvé !

(Il cherche à s'en aller).

LE MARQUIS, se contenant.

Un moment, Monsieur, j'admire avec quelle habileté vous cherchez à me passer entre les doigts.

BONVAL, à part.

Allons, il veut me tuer c'est sûr. (Haut.) Monsieur... n'était le respect que je dois à Madame, je vous dirais... (A part.) que j'ai bien peur...

LE MARQUIS.

Je vous écoute,

BONVAL, inquiet.

Je vous dirais que si l'on me volait à ma barbe mes titres et mes dignités, j'aurais trois épreuves à faire subir...

(Le marquis tire son épée, Bonval s'arrête tout-à-coup).

LE MARQUIS, avec sang-froid.

Continuez.

BONVAL.

La première, celle de la table, où je tiens ma place comme un joyeux convive. La seconde, celle de ma courtoisie auprès des dames... (Grossissant sa voix comiquement.) Et j'ose espérer, Madame, qu'il n'est rien échappé de grossier à ma franchise de soldat. Et la troisième enfin (Mettant la main sur son épée.) est celle qui sourit à tout bon gentilhomme.

JULIETTE, à part.

L'entendez-vous ?

BONVAL, continuant.

Je me réserve donc le droit de tuer mon adversaire sur le terrain, s'il n'a crevé d'indigestion dans les vingt-quatre heures. (Montrant le marquis.) Et c'est à peu près le sort de Monsieur. Demain il fera jour... (A part.) Je me sauverai cette nuit...

LE MARQUIS.

Non pas, ventre-bleu ! déliez-vous !

LAURE.

Messieurs, vous oubliez que vous êtes dans le salon de la marquise d'Avrigny. Sortez tous deux.

JULIETTE.

Grand Dieu ! ils vont se tuer.

(E le se sauve).

BONVAL, l'épée à la main.

Respectons madame. Patience, patience.

(Il prend son épée de la main gauche).

LE MARQUIS.

Au diable la patience, marouffe, en garde !.. Ah ! vous êtes gaucher, tant mieux !

BONVAL, reprenant l'épée de la main droite, avec une voix de stentor).

Gaucher ?.. Des deux mains... Monsieur !.. des deux mains... (Faisant trois appels du pied.) Ah ! ah ! ah ! (Bonval, à reculons à la porte et y frappe. — A part.) Amaury qui ne vient pas, attend-il que je sois mort. Ah ! ah ! ah ! (Il fait trois appels du pied et descend la scène.) Eh bien, non, je

ne me battrai pas. Je ne me bats jamais après souper, ça trouble la digestion.

LE MARQUIS.

Lâche, tu refuses de te battre; défends-toi comme un homme, ou je te tue comme un chien!..

BONVAL.

Moi, lâche! oh! jamais! (Trois appels du pied.) Puisque c'est ainsi... défends-toi comme un chien ou je te tue comme un homme... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis...

(Ils ferrailent quelques instans au milieu des cris d'effroi de Laure et de Juliette qui accourent en riant aux éclats à la vue de Bonval, qui a perdu un côté de ses moustaches. — Tableau),

LE MARQUIS, avec sang-froid.

Qu'on m'apporte un bâton pour châtier cet homme.

(Les deux dames rient aux éclats).

BONVAL.

Que signifient ces rires?

JULIETTE, ramassant sa moustache qui pend.

Vous ne voyez donc pas que vous perdez vos moustaches. Ah! ah! ah! les voici!

(On frappe fort).

SCÈNE X.

LES MÊMES, AMAURY.

AMAURY, frappant en dehors.

Amour et mystère.

LAURE, après un silence. — A part.

A mon tour, maintenant, Juliette, ouvrez.

AMAURY, entrant.

Je savais bien, Madame, que ce mot magique me ferait ouvrir votre porte. — Je suis le vôtre... Messieurs!

LAURE, ironiquement.

M. de Mainfroy, chez moi, à pareille heure!

AMAURY.

Moi-même!

BONVAL, à Amaury.

Vous vous êtes fait bien attendre; j'ai failli en mourir.

LAURE, à Amaury.

M'expliquerez-vous, au moins, monsieur le comte..

AMAURY.

C'est vrai, Madame, je vous dois une explica-

tion.. Je suis le seul coupable... C'est moi qui ai dérobé, ce matin, à cette jolie enfant, la lettre que vous adressiez à M. de Nelles...

LAURE.

Je le savais...

AMAURY.

Vous le saviez?..

LE MARQUIS.

Vous avez osé.

AMAURY.

Oui... j'ai osé... vous donner une leçon, monsieur de Nelles, tout enfant que je sois... Vous vous rappelez sans doute certaine danseuse.

LE MARQUIS.

Vous saviez?..

AMAURY.

Je savais tout... et j'ai voulu me venger... (A Laure.) Quant à vous, Madame, convenez-en, n'avais-je pas droit à une petite revanche que provoquait naturellement la lettre que j'ai surprise, à l'adresse de M. de Nelles.

LAURE, ironiquement.

C'était donc ainsi une leçon que vous me réserviez... détrompez-vous, c'est moi qui vous l'ai donnée.

AMAURY.

A moi...

LAURE.

Et à vous aussi, monsieur de Nelles.

LE MARQUIS, à part.

Est-ce qu'elle se douterait?..

BONVAL, à part.

J'y perds mon latin,

AMAURY.

Parlez, Madame, je vous écoute.

LAURE.

Vous avez cru, monsieur de Mainfroy, et vous monsieur de Nelles, qu'il vous était permis de vous attaquer à toutes les réputations. C'est une erreur dont vous devrez vous corriger à l'avenir...

AMAURY.

Si vous voulez être mon précepteur, Madame... je serai trop heureux de me corriger.

BONVAL, riant.

Eh! eh! mon élève se lance.

LAURE.

J'ai appris, Messieurs, que, sans me connaître... vous aviez tenu un pari indigne de deux gentilshommes.

AMAURY, à part.

Elle sait tout.

DE NELLES, à part.

Nous sommes joués.

LAURE.

J'ai voulu vous mettre en présence, et c'est moi qui, au fait de votre gageure, ai lancé ce billet qui devait vous réunir ici tous deux. — Vous, monsieur de Mainfroy, je le maintiens ; vous n'êtes qu'un enfant... Vous, monsieur de Nelles, je savais bien que je ferais faillir votre vieille expérience : et ma camariste a fort adroitement secondé mes projets.

AMAURY, à Juliette.

Petite rusée, tu nous trahissais!..

JULIETTE.

Je faisais mon devoir, Monseigneur.

AMAURY, à Laure.

Croyez, Madame, que mes intentions étaient pures et mon amour digne de vous... Mais après une conduite aussi légère, puis-je maintenant obtenir mon pardon, moi, qui avait caressé de si douces espérances, formé des projets d'avenir.

LAURE, interrompant.

Qui se réaliseront quand vous aurez cessé d'être un enfant.

AMAURY, lui baisant la main.

Ah ! Madame!..

LAURE.

Partez... tâchez de devenir un homme... et alors.

AMAURY.

Ordonnez, Madame...

LAURE.

J'ai tout prévu... Prenez ce brevet de capitaine (Amaury prend le brevet.), rendez-vous-en digne, et soyez sûr que la marquise d'Avrigny ne cessera de veiller sur vous.

AMAURY, à genoux.

Ah ! Madame ! tant de bontés !.. Comment reconnaître?..

LAURE.

En profitant de la leçon.

AMAURY.

Air de Fleurette.

Eh ! quoi ! lorsque Je vois mon rêve,  
Par un pardon, près de fuir ;  
Vous ne voulez pas qu'il s'achève :  
Ce brevet aujourd'hui m'enlève  
Mon seul espoir... Il faut partir !..  
Je cède à votre arrêt, Madame,  
Car de vous plaire il m'est bien doux ;  
Mais en m'éloignant je réclame  
Qu'un mot... tendre écho de votre âme,  
Me rappelle un jour près de vous. (bis).

BONVAL.

Et moi, monsieur le comte ?

AMAURY.

Air de Renaudin de Coen.

Vous gardez vos appointemens,  
Et conservez votre ordinaire,  
 Vos mille écus.....

BONVAL.

Pour satisfaire

Mes appétits persévérans,

(Au public).

Je dois donc par reconnaissance,  
Surtout quand il va s'éloigner,  
Vous dire que par déférence  
Vous devriez l'accompagner.  
Messieurs, croyez-moi tout d'abord,  
Chez vous, si le doute s'élève,  
N'accompagnez pas mon élève, (bis ensem.)  
Si tous vous n'êtes pas d'accord.

FIN.